

Concept contradictoire de la femme médiévale à travers deux volumes de *Roman de la Rose*

ABBASSI Ali

Maître de Conférences, Université Shahid Beheshti

Ali_abasi2001@yahoo.com

TOGHYANI RIZI Samaneh

Doctorante, université Shahid Beheshti

youkabeds@yahoo.fr

Date de réception : 19.09.2011, Date d'acceptation : 15.10.2011

Résumé:

Le Moyen Âge est une époque obscure et contradictoire. On y voit une atmosphère ambiguë où rien n'est clairement définissable. À cause des immenses évolutions et modifications dans tout système social, politique, économique et historique, une sorte d'instabilité se sent dans les notions concernant la vie humaine, dont l'une c'est la femme et sa présence. En imagologie de la femme et de la féminité, on sent l'impression de voir une image entièrement floue qui ne donne aucune précision. Dans notre article, on relève cette obscurité grâce aux deux volumes de *Roman de la Rose*, écrits par deux auteurs ayant les pensées tout à fait contraires, le premier un courtois amoureux adorant toutes les beautés féminines, et le deuxième un clerc tout rigoureux, se moquant de la courtoisie et de l'amour envers la Dame. On y retrouve les oppositions des idées des auteurs, reflétant celles de leur société.

Mots clés: Femme médiévale, courtoisie, chevalerie, critères de « fin amor », féminisme.

Introduction:

L'obscurité du Moyen Âge figure les images vagues dont les traits sont parfois indéchiffrables. Le croisement de divers mouvements y crée une atmosphère où toute sorte de l'opposition est remarquable. Au cours des modifications faites dans la

société, grâce aux changements politique, économique, religieux et historique, l'évolution des pensées est bien saisissable. Alors, on voit qu'à cette époque, les différents systèmes sociaux ont beaucoup influencé la vie humaine et tout ce qui la concernait. L'un des éléments construisant

la société était la femme et son existence. Mais durant cette longue période, son rôle était plutôt négligé, en fait, on la définissait en tant que la plus grande pécheresse provoquant le malheur humain ou comme la plus belle, du point de vue moral ou plutôt physique. L'ambiguïté de ce concept est bien émouvante et nous incite à reconnaître l'image féminine, celle qui est signifiante dans le monde littéraire de tous les temps. Afin de préciser les deux aspects contraires de cette image pendant l'époque médiévale, on a pensé au *Roman de la Rose*, dont le thème le plus important, c'est la femme. Ayant deux volumes, ce livre représente la femme, sous son aspect corporel et mental, par deux images opposées. La féminité et la beauté sont repérées dans le premier où on voit le respect et aussi le désir de l'Amant pour l'acquérir, malgré tous les obstacles cheminant la voie de l'amour, tandis que dans le deuxième, ces traits féminins sont moins remarquables que dans le premier. A vrai dire, évoquant l'ironie de la courtoisie, l'auteur ne représente pas la femme comme un être sublime et noble, mais en tant qu'une faible et pécheresse. Le premier écrivain dessine une image entière de la femme avec toutes ses finesses, subtilités et noblesse, et glorifiant la bien-aimée et ses vertus, il met l'accent sur le désir de l'Amant et son amour. Alors que le second crée une image tout ordinaire d'une amante qui n'est plus le symbole de l'amour, mais celle qui ne

marque que les faiblesses, les défauts et les médiocrités de femme.

Définition de la femme médiévale

Durant la longue époque rigide et équivoque nommée Moyen Âge, grâce à tous les événements historiques, sociaux et politiques, on trouve une littérature à la fois variée et confuse. Influencée des éléments socio-culturels, elle est marquée par les changements d'idées et les pensées de hautes classes sociales dominantes dans tous les domaines, d'où beaucoup de différentes images soumises à ces modifications. L'une de ces images variées est celle de la femme dont on saisit les changements au cours de l'histoire. Par exemple, chez les religieux (dans la Bible) la figure féminine est contradictoire : celle d'Ève et de Marie, la première une pécheresse qui a provoqué la perte de l'humanité mais, la deuxième sa salvatrice par la naissance de son fils qui rachète l'erreur d'Ève. Au fait, cette évolution dans la représentation féminine est par l'effet du christianisme. Car avant cette religion on n'avait qu'une définition négative, alors qu'après la conversion des gens à ces nouvelles idées religieuses, on voit l'apparition d'un autre aspect de l'être féminin qui s'oppose à la première figure. Mais parallèlement à cet effet, à cause de domination des prêtres dans les églises, on trouve des tas d'évocations négatives. Comme Saint Paul qui impose ses pensées

anti-féministes à l'église, celles qui répandent la même misogynie d'*Ancien Testament*, désignant la femme en tant qu'un être second créé pour l'homme et que l'auteur du péché figurant le mythe de Pandore. Les autres prêtres relèvent sa faiblesse, sa culpabilité de transgression et son infériorité. Mais cependant, il y a simultanément la courtoisie pratiquée dans les cours seigneuriales exaltant délicatement l'amour, celle qui désire améliorer la situation de la femme et récompenser cette figure représentative du mal durant les siècles. Elle était présentée, dans toute la littérature ecclésiastique, par les termes grossiers comme un diable causant tous les maux du monde par son péché et son infériorité.

À partir du onzième jusqu'au douzième siècle, les poèmes épiques ou les chansons de geste ont apparu sans attribuer aucune place à la femme. On y trouve les aventures et les morales chevaleresques, la puissance masculine, les guerres et les éléments surnaturels, mais aucune présence féminine. Au fait, les héros ne s'arrêtent pas sur les sentiments amoureux, comme on le voit dans *La Chanson de Roland* où parmi 4002 vers on n'a que le vers 1720 qui déclare la présence d'Aude, disant : « Si je revois jamais ma noble sœur Aude, ma sœur, vous ne coucherez jamais entre ses bras » (Burger André, 1977, 139). Après l'époque de la féodalité (1150), grâce à l'adoucissement des mœurs et à la clôture des croisades, on

voit une transformation du visage de la féodalité et des règles, d'où l'apparition d'une sorte d'aristocratie à savoir la courtoisie et le remplacement du suzerain par la suzeraine. Devenu vassal, le chevalier qui devait déjà se battre pour la justice, le droit, et les prescriptions militaires et sa patrie, suite au changement de la société, devient courtois et amoureux. Puisque « dans les cours princières françaises du douzième siècle s'est opéré un transfert de la notion de service. Parallèlement aux devoirs envers le seigneur, se sont institués des devoirs envers la dame élue, que le chevalier entend séduire par sa vaillance, éblouir par sa largesse et retenir par sa loyauté » (Olivier Béguin, 2003, 15).

La femme, à l'époque de courtoisie, avait deux statuts : celui du seigneur et du travailleur : celui de seigneur était servile et absente et ne connaissait pas l'amour conjugal et la dame du travailleur avait une situation difficile dans les ateliers et souffrait de la dureté du travail. La courtoisie respecte la dame étant partie de la haute société, distinguée de bourgeoise ou de paysanne. Les sentiments de chevalier envers cette femme en tant qu'une amante sont un mélange de plaisir et de tristesse. Car, elle est lointaine et inaccessible, donc il souffre de cette distance causée par la condition sociale ou l'espace. C'est alors un amour lointain, ce qu'on appelle « fin amor », qui est adultère, envers une femme mariée

choisie par sa beauté et sa qualité morale. Elle se considère comme un objet désiré et un thème voilé dont on ne connaît jamais le nom. Ce sont ces éléments qu'on va découvrir dans notre étude du *Roman de la Rose*.

Après toutes ces modifications sociale et littéraire, on atteint la littérature satirique qui est propre à la bourgeoisie apparue après la féodalité, étant tout à fait anti-féministe. Par exemple, dans *Roman de Renard*, on trouve les personnages féminins caricaturés, dangereux et rusés. En fait, cette œuvre est une parodie de la chevalerie et de la courtoisie où on pourrait saisir la satire des femmes.

Afin de relever la représentation mentale de cette figure, nous avons choisi le *Roman de la Rose* écrit par deux écrivains ayant des idées paradoxales : Guillaume de Lorris et Jean de Meun. On y trouve les deux images positive et négative de la dame nommée La Rose. Il contient tous les thèmes de la courtoisie présentée par un subtil lyrisme et aussi de la philosophie du douzième et treizième siècles sous forme de satire. Le premier auteur trace le chemin de l'amour, remarquant les valeurs de courtoisie et le second conduit l'Amant à la cueillette de La Rose en la dépassant et en lui enlevant ses illusions courtoises et en leur substituant un regard philosophique et naturel plus réaliste que celui de Guillaume de Lorris.

« Fin amor » de la courtoisie

Au Moyen Âge, les paysannes et les bourgeoises jouissent d'une assez grande liberté, mais pour la femme noble nommée la dame, c'est tout à fait différent. Dans l'univers violent, agressif et viril des châteaux, elle ne se voit pas et on la prend pour quelqu'un d'absent. Son rôle est néanmoins non négligeable puisqu'à l'absence de son époux, c'est à elle de gérer et d'administrer leurs biens. A vrai dire, le prestige de la dame, l'épouse du seigneur est considérable dans le cœur des guerriers c'est-à-dire les chevaliers, elle traverse tout le temps leurs rêves, leurs désirs et leurs espoirs. Le chevalier doit se montrer prêt à mourir héroïquement pour sa bien-aimée, et il paraît que celle-ci le protège par son amour et que lui inspire vaillance, courage, vertu, valeurs morales et parfaite courtoisie. L'attitude de ce dernier, imitant les règles du système féodal, en tant que le vassal de son amante doit être pleine de modestie, de réserve et de soumission. Dans son cheminement amoureux, le chevalier est confronté à des obstacles et des épreuves : le mari jaloux, l'éloignement de sa bien-aimée et sa rigidité, mais il lui faut être prêt même à mourir pour cette dame élue. En revanche, la dame accorde à son amant un baiser, une étreinte, ou l'admiration de sa beauté. Dans les deux parties de *Roman de la Rose*, on découvre ces critères exigés de la

courtoisie : dans la première sa propre image, contrairement à la deuxième représentant une sorte d'ironie de courtoisie.

Cet amour courtois exige des règles, par exemple le mariage ne doit pas empêcher d'aimer ou d'être aimé, c'est-à-dire l'amour est obligatoirement adultère. L'amour doit rester secret et clandestin s'il veut durer. L'amoureux vit dans la crainte et tourmenté par l'amour, il dort peu et mange moins. Le véritable amant est obsédé par l'image de celle qu'il aime et ne désire d'autres étreintes que celle de son amante. L'amant doit aimer une femme de condition supérieure à la sienne, en effet, elle est éloignée et inatteignable. C'est uniquement la vertu de dame qui la rend digne d'être aimée, en fait cet amour courtois ne correspond pas à la luxure et à l'impureté. Le vassal agit toujours en pensant à sa dame et n'aime que ce qui lui plaît. La jalousie est un sentiment qui fait amplifier l'amour.

Présentation du *Roman de la Rose*

Le premier *Roman de la Rose*, œuvre poétique en vers octosyllabiques, écrit vers 1230 par un poète courtois, Guillaume de Lorris, raconte les étapes initiales d'un parcours amoureux au milieu d'un jardin d'amour. Inachevé, il s'interrompt après 4058 vers, alors que l'amant désespéré, est séparé de la *Rose* (la Dame) par les personnages allégoriques du château de

Jalousie. Cette première partie écrite par un regard autobiographique mêlé de la fiction, marque des thèmes de la courtoisie, présentant poétiquement la « fin amor », l'art d'aimer sous forme d'un amour lointain. Elle raconte la cour d'un homme à sa bien-aimée et ses tentatives de pénétrer dans un jardin clôturé symbolisant cette belle Rose.

Le *Roman de la Rose* a été achevé vers 1270-1275 par Jean de Meun, clerc parisien qui y ajoute 18000 vers. Cette deuxième partie est une longue explication critique et ironique de la première, dont le ton est beaucoup plus dur et lourd. L'amant perd ses illusions courtoises, et va jusqu'à la cueillette de la Rose, dans une scène grossière. Les thèmes courtois sont remplacés par des conseils brutaux et violents, des digressions philosophiques, des discours scientifiques et des actualités sociales. La seconde partie ridiculise certains idées et sentiments exprimés par De Lorris. Au fait, il faut souligner l'intérêt psychologique du premier volume et la valeur intellectuelle du second. Cela est saisissable en voyant les métiers des auteurs, un poète et un clerc, le premier un courtois qui tente de refléter les règles de sa société et le second un représentant de la société ecclésiastique, qui essaie de recréer les instructions de son milieu. Ainsi l'apparition des idées incompatibles.

Au début du XV^e siècle, lorsque Christine de Pizan attaque les positions antiféministes

de Jean de Meun, cet écrit se considère comme le premier objet du débat littéraire. D'après elle, on y trouve la fameuse comparaison du mariage avec « une nasse » (Carrier Micheline, 2003, article 562) où des poissons, des amants, cherchent à entrer tandis que ceux qui y sont voudraient bien en sortir. Elle s'indigne que De Meun « accuse, blâme et diffame les femmes de plusieurs très grands vices et prétend que leurs mœurs sont pleines de toutes perversités » (*Ibid.*). D'après elle, ces propos sont incompatibles avec les conseils de De Meun pour séduire une femme, alors on découvre une opposition chez lui aussi.

Volume de Guillaume de Lorris

Dans cette fiction amoureuse, il existe une grande plaine c'est-à-dire un monde avec une belle la rivière qui exprime la vie. Le jardin est réservé à un petit nombre de personnages élus, car pour y entrer et pour goûter toutes les jouissances de l'amour, il faut être gai, aimant, beau, riche, généreux, franc, courtois, jeune et désœuvré, les caractères qui sont tous les mêmes valeurs de la courtoisie. Quelqu'un qui n'a aucun de ces caractéristiques, ne peut y entrer, s'il est haineux, hypocrite, grossier, avare, envieux, triste, vieux ou misérable, il n'a pas le droit d'être amoureux. Le personnage qui ouvre la porte à L'Amant, est Désœuvrement. Ce premier personnage exprime que pour goûter réellement l'amour, il faut avoir

beaucoup de temps à soi. Dès on arrivée l'Amant, par la dance, se met à jouir des plaisirs et des distractions amoureux. Après, il pense à découvrir son entourage. Une belle nature le séduit, suivant un trajet, il arrive à la fontaine de Narcisse, le miroir magique qui le stupéfait. Sa sagesse et sa raison le mettent en garde contre les illusions de Narcisse, mais il y succombe et le regarde, d'où l'affolement. Il ne s'arrête pas, car il cherche quelque chose d'autre différent de tout ce qu'il avait vu, en fait il désire la Beauté féminine. Il trouve un grand jardin des fleurs, il voudrait tout d'abord posséder toutes les fleurs, ces symboles de beauté, mais il choisit la plus belle, par son charme et son parfum extraordinaire. Étant donné que les difficultés augmentent son désir amoureux et que les plaisirs faciles sont les moins séduisants, c'est la Rose, symbolisant le choix du chevalier, celle la plus difficile à être cueillie qu'il préfère.

La beauté, comme la première sensation le touche mais le blesse aussi. Il en est de même pour la seconde sensation, la Simplicité, le complément de la beauté. Les quatre autres aussi, représentant les qualités de l'âme amoureuse : Courtoisie, Franchise, Compagnie et Beau-Semblant qui personnifient l'amabilité, la sincérité, la présence de l'esprit et la bienveillance. Il pense à ces qualités obligatoires afin de posséder sa femme aimée et également aux

obstacles qu'il doit surmonter, donc il hésite d'abord, mais son espérance le soutient. Comme Dieu d'Amour précise, « aimer c'est souffrir » mais : « Tu as de l'Espérance! Elle devrait te suffire; mais je te promets encore trois dons qui adouciront tes peines et te soutiendront jusqu'à ce que tu sois arrivé au but de tes désirs. Ces trois biens sont: Doux-Penser, Doux-Parler, Doux-Regard» (De Lorris, 2005, 40). C'est alors qu'il apaise sa folie et ses souffrances. La Raison essaie de le prévenir, de lui prouver combien ce fol amour le doit faire souffrir. D'abord il écoute ses conseils, mais, il se rappelle qu'il sent l'amour entièrement par son cœur, «oui, s'écrie-t-il, je veux l'aimer, dussé-je souffrir cent fois plus encore, et je l'aimerai jusqu'à la fin!» (*Ibid.*, 42). Donc, il suit les conseils de Dieu d'Amour qui lui remarque: «Ta bien-aimée, dis-tu, se montre vers toi plus froide et plus réservée qu'avant, c'est qu'elle voit le danger, c'est qu'elle t'aime. Va la trouver, présente-lui tes excuses, et dis-lui que tu ne peux vivre sans l'aimer» (*Ibid.*, 43). Et enfin, sa belle lui dit: «Je ne suis point fâchée contre vous; je n'ai aucune raison pour cela, car vous m'êtes tout à fait indifférent. Vous ne pouvez vivre sans aimer, dites-vous, que m'importe? Cela ne me fait ni froid ni chaud. Mais cessez, je vous prie, ces continuelles obsessions, car je ne puis ni ne veux vous aimer. Je ne vous chasse pas; vous serez toujours ici le bienvenu; mais ne comptez pas obtenir la

plus petite faveur» (*Ibid.*, 43). On trouve la même scène que le chevalier et la dame ont dans la réalité et les dialogues pareils à ceux de ces deux amoureux réels. Définissant les critères de la courtoisie sous une forme allégorique et personnifiée, ayant recours aux symboles et aux belles images créées dans son volume, De Lorris tente de relever métaphoriquement les qualités d'un courtois.

Et juste au moment où l'Amant c'est-à-dire le chevalier croit tout perdu, son amante vient à son secours. Touchée de l'amour, elle cherche à le consoler. Soumise aux inspirations de son cœur lui donne un baiser, mais soudain, elle le rejette, car la pudeur, la honte et la peur la retiennent et écrasée de honte et déshonorée, elle enferme son cœur dans un cercle. Ses défenseurs nommés dans l'histoire sont sa pudeur, sa réputation et la crainte de succomber, celles qui renforcent l'aspect de l'inaccessibilité de cet amour et représentent les caractéristiques de l'amante inaccessible choisie par le chevalier. Ces derniers sont bien nécessaires et essentiels, car sans ceux-ci l'amour courtois devenait vulgaire et grossier, donc la courtoisie exige la création d'un amour tout différent de celui des gens ordinaires de cette époque-là. Elle craint autant pour elle-même que pour celui qu'elle aime, elle renonce cependant à le voir et essaie de l'oublier en même temps. Par ces images, on comprend comment et combien

un chevalier vassal doit souffrir afin d'éprouver le sentiment de l'amour.

Volume de Jean de Meun

Toujours c'est la Raison qui intervient et lui explique ce que valent l'amour et tous ses inconvénients et lui conseille de ne pas perdre sa liberté et d'abandonner ce fol amour qui le rend si malheureux. Mais l'Amant suit son Ami, opposé à la Raison qui évoque d'une manière subtile l'ironie de courtoisie, lui disant: «Flattez la Vieille; flattez encore Jalousie; Tâchez de pleurer même. Observez avec soin Bel-Accueil. Faites tout pour lui plaire, voilà le moyen de réussir. [...] Par votre sang-froid, montrez-vous courtois et généreux; ne lui ménagez ni les flatteries, ni les promesses, ni les petits présents. Prouvez-lui, malgré sa feinte résistance, combien vous l'aimez, et que vous savez être homme en temps et lieu, quand il le faut » (De Meun, 2005, 55). Mais enfin, après toutes ses excellentes explications et avoir énuméré les étapes de parcours de l'amour pour joindre les femmes, l'auteur termine, disant que se fier aux femmes c'est la folie, à cause de leurs perversités. Et par la bouche de l'Ami, Jean de Meun dit que si l'amant la rejoint, il perdra toute sa liberté: «avant d'être marié, ce couple s'aimait d'amour tendre; l'Amant était l'humble serviteur de sa dame et faisait tout ce qu'elle voulait. Mais une fois liés ensemble, la roue a si bien tourné, que

l'humble esclave veut être le maître, et voilà la guerre dans le ménage» (*Ibid.*, 59). Selon lui, au fait, ce sont: Orgueil, convoitise, Avarice, Envie, Pauvreté et Cœur-Failli, tous jaloux du bonheur des humains qui apparaissent et se répandent le désaccord. D'où l'aspect anti-féministe des idées de De Meun. Décrivant toutes les qualités et démarches dans la voie de l'amour, il présente également celles contraires, pour mettre en garde celui qui désire de cheminer ce trajet.

Dans ce volume aussi s'approchant de La Rose, le chevalier allégorique a un air triste et commence à pleurer. A cette vue, la belle est émue et lui tend la main, mais sa conscience l'arrête et une lutte débute dans son cœur entre la passion et le devoir. En tant qu'une féministe, elle se pose s'il a l'intention de la tromper, s'il est quelqu'un qui cherche la jouissance matérielle dans l'amour, et qui méprise la femme aussitôt qu'elle s'est donnée. D'où l'éloignement et le regret. La même fin que la première partie du roman, mais dans les circonstances tout à fait différentes, remarquant les qualités plutôt anti-féministes, ainsi l'auteur construit une figure contradictoire de l'amour, comme une satire de la courtoisie et de ses exigences. Comme les prêtres médiévaux, il essaie de relever une image marquant toutes les faiblesses féminines, il la représente un instrument employé par le diable dans le but de posséder l'âme

humaine. Génies affirme: «Si vous aimez vos corps, vos âmes, beaux seigneurs, gardez-vous des femmes; au moins gardez-vous de jamais leur dévoiler vos secrets!» (*Ibid.*, 77). Et il ajoute : «Travaillez, vous irez dans le paradis. Meurtre est le plus épouvantable crime; car tuer quelqu'un c'est enlever toute vertu et le rabaisser au niveau de la femme» (*Ibid.*, 82). Dans cette deuxième partie le lien qui unissait les deux amants était une illusion de l'amour.

Conclusion:

Guillaume de Lorris parle avec son cœur et ses sensations, tandis que Jean de Meun parle avec sa raison, s'appuyant sur la logique. On admire chez le premier une délicatesse du regard et du style, parfaitement compatible avec la finesse de femme et le raffinement de l'amour comme ses thèmes majeurs qu'il présente dans son volume, mais chez le deuxième « une vigueur, une élévation d'idées et une érudition, sous plume satirique et ironique » (De Lorris, De Meun, 2005, 130); au fait, il n'est pas un poète, donc, la grâce et l'élégance sont le moindre de ses soucis. Pour ce dernier, tout ce qui est contre la nature est injuste ; d'où sa méfiance contre la femme provoquant la corruption de l'humanité. Il critiquera même le mariage, le présentant au tant qu'une restriction qui limitera la liberté, sans laquelle l'homme n'a pas de bonheur sur la terre. Dans la

deuxième partie, l'Intelligence ou la Raison est plus remarquable et souligne l'aspect masculin et plutôt anti-féministe. Elle respecte la volonté de son père, et n'essaie jamais de gêner l'œuvre de la Nature, en revanche, tente de réconcilier l'être humain ou dans le propre sens l'homme, avec la Nature, en tant qu'intermédiaire. Les restrictions de la Nature conduisent l'être humain parfois à les briser et à s'en échapper, mais d'après les théories philosophiques et naturalistes, on doit tenter de les respecter. Ayant les mêmes idées anti-féministes que les prêtres, il est quand même l'un des premiers contre ce clergé et les vertus chrétiens, diffusant l'amour mystique et le célibat qui sont contre la Nature. Afin de ne pas risquer sa vie, il choisit la forme poétique, pour déclarer toutes ses pensées. Il les a publiées sous forme d'un pamphlet qui est le volume contradictoire de *Roman de la Rose*.

En fait « Les deux portions du Roman de la Rose forment véritablement deux poèmes, et le premier est la contre-partie ou la parodie du second» (*Ibid.*, 132). Et enfin on pourrait nommer ces qualités du point de vue réel ou ironique pour convaincre l'amante : beauté, franchise, honneur, noblesse de cœur, richesse, générosité, discrétion, courage, bonté, grâce, esprit, amabilité, gaîté, patience, humilité, désirs, joie, abandon, savoir inspirer pitié et avoir du temps à disposer.

Bibliographie:

BURGET André. (1977). *Tuold, Poète de la fidélité : essai d'explication de la Chanson de Roland*, Genève: librairie Droz.

DECOTE, Georges & ARMAND, Anne. (1988). *Itinéraires littéraires : Moyen Âge et XVI^e siècle*, Paris: Hatier.

DE LORRIS Guillaume & DE MEUN Jean. (2005). *Roman de La Rose*, E-book in: www.gutenberg.net.

MITTERAND Henri & al. (1988). *Littérature : Moyen Âge et XVI^e siècle : textes et documents*, Paris: Nathan.

PEGUIN, Olivier. (2003). *Fenêtre sur la littérature française et francophone*, Milan: Modernes Langues.

PERNOUD, Régine. (1980). *Les femmes au temps des cathédrales*, Paris: Stock.

PERNOUD, Régine. (1998). *Visages de femmes au Moyen Âge*, Paris: Zodiaque.

CARRIER, Micheline. (1982). *Christine de Pisan au cœur d'une querelle antiféministe avant la lettre*, in *Un Regard Féministe sur le Monde*, article 562, Paris: Calmann-Lévy.

Sitographie :

<http://ivn.chez.com/femme/femme.htm> # courtois

<http://medieval.mrugala.net/Femme/Femme%20au%20MA.htm>

Archive of SID